

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

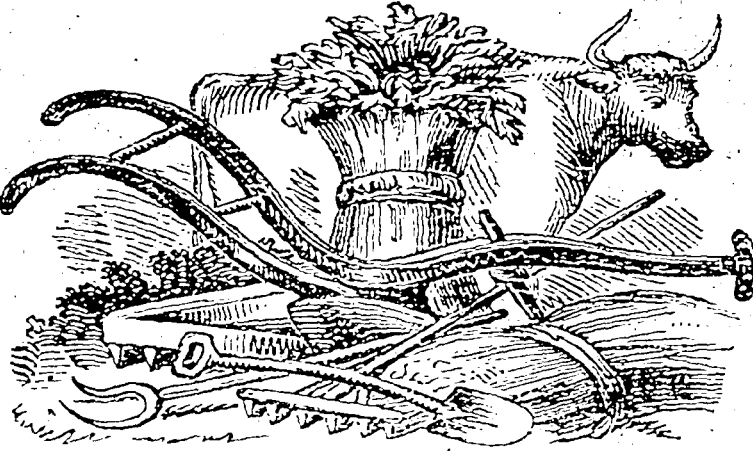
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette et les demandes pour abonnement devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable d'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à ce Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

CAUSERIE AGRICOLE

DÉPOSER LE FUMIER EN PETITS TAS SUR LE CHAMP EN HIVER

Ces jours derniers, nous rencontrâmes un cultivateur occupé à transporter ses engrais sur le champ qu'il se propose de fumer le printemps prochain. Il semblait attacher une grande importance à ce travail. Nous le suivîmes jusqu'à l'endroit où il déposait son fumier. Là, nous voyons, sur la neige, cinq à six longues files de petits tas d'un demi-voiture chacun et disposés avec une symétrie parfaite.

Cette manière de procéder ne nous était point inconnue ; et, à plusieurs reprises, nous avons fait connaître à nos lecteurs les inconvénients auxquels elle donne lieu. Mais l'individu qui se livrait à cette besogne, n'est pas un lecteur assidu des publications agricoles, et se croit même plus savant que bien d'autres en fait de pratique agricole. Il n'a peut-être pas tort de se reconnaître certaines capacités qui font défaut à ses voisins ; mais à coup sûr tout n'est pas perfection chez lui. Ses bras peuvent être très-habiles, mais la pensée active ne vient pas souvent à leur aide.

— Croyez-vous, lui demandâmes-nous, que la disposition de votre fumier en petits tas soit très-avantageuse ?

— Certainement, nous répondit-il. En ce moment la besogne n'est pas forte, tous les chevaux se reposent à l'écurie, je suis obligé de les nourrir à rien faire, et quoique je leur mélange le foin et l'avoine autant que possible, leurs dépenses sont encore trop fortes pour mon profit. Je fais un voyage de bois par jour quand il fait beau, mais c'est pour eux un simple exercice plutôt qu'un travail réel.

Mes chevaux ont donc du temps de reste, et je les occupe en ce moment à transporter mes engrais sur mes terres à patates pour le printemps prochain. Ce sera toujours autant de fait, et quand viendra le temps des semailles je n'aurai qu'à étendre mon fumier, puisqu'il sera tout rendu. C'est une avance, et elle est très-avantageuse, je vous

assure ; car le temps des semailles est court le printemps.

— Ainsi, lui dîmes-nous, tout l'avantage de votre méthode consiste dans l'avance qu'elle vous donne ?

— Je n'en vois pas d'autres, et celui-là est bien suffisant pour engager un homme prévoyant à travailler pour l'avenir.

— Nous pensons comme vous, sous ce rapport ; l'activité est une grande qualité chez le cultivateur, elle en a fait réussir un grand nombre ; tandis que l'insouciance en a ruiné plusieurs. Mais ne voyez-vous pas quelques inconvénients dans votre méthode de mettre le fumier en petits tas sur la neige ?

— Aucun, répondit-il, ou du moins je n'en vois pas qui puisse contrebalancer l'avance que cela me donnera au printemps prochain.

— Nous différerons d'opinion, lui dîmes-nous. Votre méthode donne lieu à de nombreux et graves inconvénients. Vous ne les connaissez peut-être pas, car si vous les connaissiez vous n'hésiteriez pas à abandonner cette méthode en dépit des avantages qu'elle peut vous procurer.

— Il y a longtemps, dit-il, que je cultive ; je ne suis pas riche, mais je suis en lieu de bien vivre. La terre est vieille, elle ne produit pas aussi bien qu'autrefois, les saisons sont souvent mauvaises ; cependant, en suivant mes affaires de près, je réussis toujours à rattacher les deux bouts à la fin de l'année, et je fais même quelques petites économies. C'est une chose dont plusieurs de mes voisins ne peuvent se vanter.

Mes travaux sont presque toujours faits dans les temps favorables, je ne suis jamais obligé de semer trop tard, et j'attribue mes succès en grande partie à l'avance que me donne ma méthode de disposer mon fumier, comme vous l'appellez.

— Vos succès sont sans doute incontestables, lui répondîmes-nous ; mais ne pourraient-ils pas être plus grands, êtes-vous arrivé à la perfection dans votre art, ne pourriez-vous pas améliorer vos procédés cultureux et rendre votre terre plus productive ?

— Je pense que oui, nous dit-il, mais c'est bien difficile, car je n'en ai pas les moyens.

— Vous vous trompez, répliquâmes-nous, vous n'avez peut-être pas les moyens d'entreprendre les améliorations coûteuses que conseillent quelquefois les livres. Mais il existe beaucoup d'autres améliorations qui ne demandent aucun déboursé, aucunes dépenses, qui n'exigent, en un mot, que de la bonne volonté. Ces améliorations sont à la portée de tous et nous sommes bien surpris que les cultivateurs, les intéressés, n'aient pas encore songé à les entreprendre et les mener à bonne fin.

— Je serais bien curieux de les connaître, reprit notre interlocuteur.

— Elles sont nombreuses, mais la plus importante est certainement celle qui pourvoit à un meilleur emploi du fumier. Je vous vois mettre vos engrais en petits tas sur la neige où ils resteront jusqu'au printemps prochain. Vous n'êtes pas le seul qui agisse ainsi. C'est une pratique générale chez les cultivateurs les plus actifs et les plus laborieux ; et, cependant, nous le répétons, elle est pleine d'inconvénients.

D'abord, sur quel terrain mettez-vous ce fumier ?

— C'est une terre légère, une terre à patates comme on dit généralement ici.

— Bien, le fumier que vous transportez est du fumier frais, sortant de sous vos animaux et contenant une quantité considérable de paille longue et sèche. Ce fumier est impropre à la terre sur laquelle vous le mettez. La terre légère est déjà trop sèche par elle-même. Le fumier pailleux que vous lui donnez augmente ses défauts. Il la soulève, la rend plus poreuse et s'ajoute par conséquent à sa facilité de dessiccation. La terre trop desséchée ne peut plus procurer aux plantes l'humidité dont elles ont besoin ; la germination y est irrégulière et beaucoup de germes meurent avant d'avoir traversé la couche qui les recouvre. Vous dites alors que vos plantes manquent.

— Ça c'est vrai, les patates manquent souvent sur les terres légères, l'année où l'on met du fumier ; et vous pensez que c'est parce que le fumier est trop pailleux ?

— Certainement, plus vous soulevez ces terres, plus elles deviennent poreuses et plus elles se dessèchent ; or, l'expérience vous a déjà appris que sans humidité la végétation languit et s'arrête même tout-à-fait. Mais ce n'est pas tout.

Le fumier pailleux emporte avec lui beaucoup de graines de mauvaises herbes qui salissent votre terrain, envahissent tout le champ et vous obligent à de nombreux sarclages. Vous avez pris de l'avance, avez-vous dit, en transportant votre fumier en hiver ; mais cette avance vous oblige plus tard à un surcroît de travail pour la destruction des mauvaises herbes et en fin de compte vous avez à calculer sur une augmentation de dépenses.

D'un autre côté, la neige recouverte par vos petits tas de fumier fond lentement ; le mois de mai se passe, juin arrive et souvent elle n'est pas encore fondue. Lorsque vient le moment de planter vos patates, vous êtes obligé d'attendre quelques jours pour que cette neige ou la glace qui l'a remplacée ait disparu et que le sol se soit réchauffé ; car si vous semiez sur un terrain trop froid, vous perdriez votre temps et vos peines.

— Maintenant, continuâmes-nous, avez-vous jamais pensé aux pertes que subissent vos tas de fumier sous l'action des eaux provenant des pluies, de la fonte des neiges et sous celle des rayons solaires ?

— Mais non, reprit notre cultivateur ; je n'ai jamais songé à cela ; des pertes ! je n'en vois pas. Si la neige fond

ou s'il pleut, la terre boit l'eau et le jus de fumier ; s'il fait soleil le fumier chauffe voilà tout, je ne vois là aucune perte.

— Détrompez-vous ; observez comment se passent les choses et vous changerez bientôt d'opinion. Le premier lieu, vous avez pu remarquer très-souvent que la terre ne boit pas toute l'eau provenant de la fonte des neiges. Elle en absorbe sans doute une partie ; mais le reste, et il est très-considérable, coule sur la surface du sol et se rend dans les fossés. Or, ces eaux ont lavé, lessivé les tas de fumier avec lesquelles elles étaient en contact, ont dissous leurs principes fertilisants et les ont transportés loin du sol qu'ils devaient fertiliser. Avouez qu'ici au moins la perte est bien réelle.

En second lieu, toutes les eaux de pluies ou autres qui tombent sur l'engrais et s'infiltrent dans le sol, enrichissent considérablement, il est vrai, les emplacements où reposent les tas ; mais que reste-t-il du fumier après ces lavages répétés ? Vous n'avez plus à répandre sur votre champ qu'une matière pailleuse, sèche, qui se divise avec difficulté et qui a perdu les plus précieux de ses principes fertilisants. Ainsi la terre sur laquelle reposent vos tas est riche, trop riche même, tandis que les autres parties du champ restent pauvres en dépit de la matière pailleuse que vous lui distribuez. La première produira beaucoup de tiges, mais peu de fruits parce qu'elle est trop riche, la seconde ne donnera que peu de chose parce qu'elle est trop pauvre. Cette inégalité de fumure est une véritable perte tout aussi préjudiciable que la précédente.

En troisième lieu, le soleil ne se borne pas à chauffer le fumier ; il le fait aussi évaporer. Vous avez souvent vu des vapeurs s'échapper des tas d'engrais ou, tout au moins, vous avez senti les odeurs fortes qu'ils produisent. Eh bien ; ces vapeurs et ces odeurs représentent une partie importante de la valeur des fumiers. Elles sont formées surtout d'ammoniaque qui est, on pourrait dire, la substance la plus fertilisante des engrais animaux. En les laissant échapper, vous subissez donc une perte sensible.

— Mais, nous dit notre interlocuteur tout surpris, je me trouve à payer bien cher l'avance que je croyais prendre. À ce compte là, je jette donc au vent le plus clair de mon bien.

— C'est tel que vous le dites, vous perdez tous les ans une somme relativement considérable simplement par le mauvais emploi de vos engrais. La culture canadienne est pauvre, parce qu'elle ne sait pas tirer parti de ses engrais. Lorsqu'on vous parle d'amélioration, vous nous répondez à tout moment que vous n'en avez pas les moyens. On vous recommande d'enrichir vos terres, pour augmenter l'abondance de vos récoltes ; vous reconnaissez la nécessité de ce conseil, mais vous vous trouvez dans l'impossibilité de le mettre en pratique. Pourquoi ? parce que vous n'avez pas assez d'engrais. Nous voulons bien croire qu'il vous serait impossible de vous procurer assez de fumier pour enrichir toutes vos terres en une seule année. Ce n'est pas non plus ce que nous demandons, ce serait vouloir l'impossible.

Mais tout cultivateur peut augmenter la masse de ses matières fertilisantes, sans aucunes dépenses et sans augmenter le nombre de ses animaux.

— Comment devrais-je donc faire, moi qui n'ai jamais une parcelle de fumier de reste, qui puis, à peine, en recueillant tout ce que donne mes animaux, donner une légère fumure à mes terrains à patates.

— La réponse à votre question est des plus faciles. D'abord, nous devons vous dire que vous perdez la grande moitié de votre fumier. Que cela ne vous étonne pas. Vous re-

recueillez sans doute toutes les déjections solides. Mais les urines qu'en faites-vous ? vous les laissez perdre sans vous soucier de leurs propriétés fertilisantes. Recueillez tout, urines et fumier et vous doublerez immédiatement le volume de vos engrais. Puis ceci étant fait, ne les transportez pas sur la neige en petits tas comme vous venez de le faire et vous vous épargnez toutes les pertes que nous venons de vous faire connaître.

A votre place, nous mettrions notre fumier en un ou plusieurs gros tas carrés de 7 à 8 pieds de haut dans la cour de nos bâtiments, assez éloignés de ces derniers pour que l'eau des toitures ne vienne pas les laver, et, si nous en avions les moyens, nous mettrions nos engrais à l'abri des pluies et de la neige. Nous laisserions la fermentation s'établir dans ces tas. Le fumier s'échauffe, les pailles pourrissent et perdent leur consistance. Si, au printemps, la fermentation voulait devenir trop active, nous la diminuons en arrosant les tas de temps à autre. En un mot nous conduirons la confection du fumier de manière à augmenter sa valeur, sans aucune déperdition de principes fertilisants.

Si nous trouvions quelque avantage à transporter dès l'hiver les engrais dont nos champs auraient besoin, nous ne les mettrions pas en petits tas ; mais nous otions la neige qui couvre la terre et nous ferions un ou plusieurs gros tas à parois verticales que nous visiterions de temps en temps pour diminuer la fermentation si elle devenait trop active. Vous comprenez sans doute que, pour les terres légères surtout, il est nécessaire d'avoir à sa disposition du fumier décomposé.

REVUE DE LA SEMAINE

La saison est exceptionnellement rigoureuse et humide à Rome, et le Saint Vieillard du Vatican, le bien-aimé Pie IX, en subit comme tout autre la mauvaise influence. Les journaux nous ont donc annoncé que le Pape était indisposé, mais tout s'est borné à un léger rhume qui n'a porté aucune atteinte à sa santé. Par mesure de prudence, et sur l'ordre de ses médecins, Pie IX a dû garder sa chambre toute une journée. Aussitôt les feuilles révolutionnaires se sont comparées de cette indisposition. Une grave, et grosse, lui ont donné les proportions d'une maladie. Elles ont enfin poussé la sottise jusqu'à mettre en question l'éventualité d'une mort plus ou moins prochaine, d'un conclave et d'une élection.

L'ignoble révolution italienne ne désire rien tant que le trépas de Pie IX, elle l'appelle de tous ses vœux et trouve que l'héroïque Prisonnier vit trop longtemps. A la moindre indisposition ses espérances se réveillent et elle voit luire l'aurore du jour où elle deviendra seule maîtresse de cette Rome qu'elle convoite depuis tant d'années et dont Pie IX possède encore le cœur tout entier.

Mais ce que Dieu garde est bien gardé. Si la Divine Providence réserve à Pie IX le bonheur de voir la révolution abattue et la vérité triomphante, c'est en vain que tous les suppôts de l'enfer se coaliseront pour entraver ses desseins.

Que les catholiques se rassurent, notre vénéré Chef jouit d'une santé florissante. Le lendemain même de son indisposition, il a célébré la sainte messe, en a entendue une autre d'actions de grâce et a continué à accorder des audiences comme d'habitude. Les sceptiques voient donc encore leurs espérances trompées, mais le monde catholique en rend grâce au Ciel.

Le 14 janvier, plus de quinze cents dames romaines présentaient aux pieds du Saint-Père le tribut de leur respect

et de leur attachement à son auguste personne. Dans une adresse pleine des plus chaleureuses protestations, elles lui firent connaître combien on les avait calomniées quand la révolution a voulu faire croire qu'elles avaient consenti au présent ordre de choses.

“ Ou nous a calomniées, Saint-Père, dirent-elles ; et si une poignée d'individus a pactisé avec les ennemis du trône et de l'autel, ils ont cessé de nous appartenir du jour où ils se sont séparés de notre roi et de notre pontife. ”

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces longs cris d'indignation partent du sein de toute la vraie population romaine ; tous les jours depuis 16 mois les murs du Vatican en retentissent. La révolution les entend et en rugit de colère. Les gouvernements les entendent et quoiqu'ils essaient de se boucher les oreilles, ces cris les frappent malgré eux. Ah ! ce sera une belle page dans l'histoire que cet amour inébranlable et sans bornes du peuple romain envers le Captif du Vatican.

La révolution nie ces faits ou les dénature. Devons-nous en être surpris ? Aucunement, elle est dans son rôle, elle suit les enseignements de son infâme maître : *Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose*. Mais quand l'impiété nie un fait aussi patent que celui que nous avons sous les yeux, c'est qu'elle a intérêt à le faire et cette négation prouve aux catholiques la vérité du contraire.

Pie IX, tout enrhumé qu'il était, voulut bien répondre à l'adresse des dames romaines.

“ La fête de ce jour, dit-il, nous offre une pensée qui doit accroître notre espérance. En effet, nous lisons dans les psaumes : *Heureux l'homme qui place son espérance dans le Nom du Seigneur*, ce Nom auguste dont l'Eglise célèbre la fête précisément aujourd'hui.

“ C'est que le Nom du Seigneur n'est pas comme celui des hommes, lesquels, qu'ils le veuillent ou non, ne peuvent nous venir en aide.

“ Dieu est infiniment miséricordieux, infiniment juste et tout-puissant. Mettons donc en son Nom toute notre espérance, parce que ce Nom remplit le ciel et la terre, est loué par les Anges, redouté par les démons. Rien ne lui résiste.

“ C'est vainement qu'ici, à Rome, on l'a abattu et foulé aux pieds pour ne point le voir. L'acte sacrilège n'a pu altérer en quoi que ce soit la puissance infinie de ce Nom. Invouons-le sans cesse afin que notre foi en ses promesses ne défaille pas, et hâtons par nos prières l'heure de ses miséricordes..... ”

Pie IX termina sa courte allocution par la sublimé invocation suivante :

“ Mon Dieu, daignez venir en aide à votre Vicaire. Dirigez vous-même ma main, et par elle bénissez mon peuple. ”

Nous passons sous silence plusieurs autres audiences pour arriver au plus tôt à une des plus importantes manifestations qui aient eu lieu dans les murs du Vatican.

Le monde est travaillé jusqu'en ses fondements, le mal a pénétré partout, tout tremble, tout s'éroule. De quelque côté que nous jetions les yeux, nous ne voyons que défailances et crimes honteux. Le monde a corrompu ses voies. Il court à sa ruine, et si Dieu n'en décide autrement il tombera bientôt dans un abîme de maux. Eh bien, au milieu de l'infâme corruption de notre siècle, une grande consolation vient d'être offerte à Pie IX et en même temps à tout le monde catholique.

C'est le 24 janvier qu'a eu lieu cette manifestation religieuse. Nous en empruntons le récit à l'*Echo de Rome* :
..... “ Des délégués des Comités catholiques de France, d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, d'Espagne, de la

Grande Bretagne, des Pays Bas et de Suisse sont venus en corps déposer aux pieds du Souverain Pontife les hommages de leurs nations respectives, faire amende honorable pour la conduite des gouvernements de l'Europe qui, oublieux de leurs devoirs, ont implicitement reconnu et approuvé les crimes piémontais en accédant près du roi usurpateur des ambassadeurs et des ministres.

"Ce n'était plus la piété romaine salvant dans les fers son frère et son roi; mais la foi catholique de l'Europe entière, le bon sens, la loyauté, l'honneur intacts accourant pour protester contre l'empire du mensonge et du mal.

"C'est M. de Hemptine, l'un des représentants des catholiques de Belgique qui a parlé au nom de tous. Que son langage reste à jamais dans les annales chrétiennes et retentisse dans tous les cœurs amis du bien pour les encourager à la persévérance dans la lutte ouverte entre nous et un monde saturé de l'esprit de Satan."

Le discours du noble délégué, empreint de l'esprit religieux le plus pur, flétrit d'une manière énergique les spoliations iniques du gouvernement italien, le long martyre qu'il fait subir à l'Auguste Pie IX et la honteuse complicité des gouvernements européens. Le roi d'Italie, après s'être euparé du patrimoine de l'Eglise, voulait, par ses promesses mensongères, endormir la conscience des catholiques en protestant de son respect envers le chef de l'Eglise et son autorité spirituelle. Aujourd'hui l'erreur n'est plus possible, les plus aveugles sont contraints d'avouer que c'est bien au Christ et à l'Eglise que la guerre est déclarée. Cependant, c'est au moment où ce dernier aveu est fait que les gouvernements viennent mettre le sceau à leur honteuse complicité, en envoyant des représentants auprès de l'usurpateur, pour s'associer, autant qu'il leur en est possible, au sacrilège de la spoliation.

Pie IX a répondu à cette adresse comme il convenait à un roi et au représentant de Dieu sur la terre.

"Sans aucun doute, a dit le Souverain Pontife, je ne confondrai pas les attentats très-injustes dont vous venez de parler avec ces tendres et fréquentes manifestations d'amour que je reçois de tous les points du monde, et que je suis heureux d'accueillir de vous aujourd'hui. Ces manifestations me sont très-précieuses; elles me donnent la force, servent d'exemple au monde et constituent un grand acte que l'histoire conservera avec un soin jaloux pour l'instruction et l'édification de la postérité.

"Malheureusement une partie des chrétiens sont pervers et la plupart des gouvernants, oublieux de leurs devoirs, les uns par méchanceté, les autres par faiblesse, se sont jetés sur cette mer orageuse qui n'a point de rivages. C'est pour eux et pour les peuples un immense malheur, auquel le Seigneur seul pourra mettre un terme.

"Depuis environ quarante ans, le Saint-Siège a été invité à élargir ses institutions et à les conformer aux prétendues aspirations populaires. Ces invitations pressantes et répétées étaient dévoilées publiquement, augmentaient d'une part l'audace des ennemis du Saint-Siège et de l'autre les difficultés du gouvernement en l'affaiblissant.

"Vous savez aujourd'hui comment ceux qui se faisaient mes conseillers gisent par terre, semblables à des trones inutilisés, incapables de lever un seul bras contre la révolution.

"La société a été enfermée comme dans un labyrinthe, d'où elle ne saurait sortir sans la main de Dieu. Puisse-t-il ce Dieu, Seigneur suprême du monde et qui réprouve les conseils des princes, ramener cette société dans son état normal et lui rendre la paix et la tranquillité. Quoiqu'il en soit, nous savons qu'il saura protéger son Eglise.

"L'Eglise, à la vérité, est militante: elle doit combattre et elle combattra; bien plus, je répéterai en un sens bien plus juste ces paroles prononcées follement à propos d'autre chose: "L'Eglise fera par elle-même." Et l'Eglise le pourra faire; et l'Eglise le fera.

"Cependant, cela ne diminue en rien la faute de ceux qui devaient protéger l'Eglise et ne le font pas. Beaucoup de révolutionnaires n'ont peur aujourd'hui que du pire, parce que, au-dessus d'eux et derrière eux, se trouvent d'autres révolutionnaires plus perfides, qui ne connaissent aucun principe de charité ou de justice et qui préparent à l'humanité des jours terribles."

Puis le Saint-Père se fait cette question: "Que ferons-nous donc en des temps si tristes?" Pour toute réponse, il nous montre la Mère de Dieu, notre mère; l'aide des chrétiens, le refuge des pécheurs, la destruction de toutes les hérésies, de toutes les erreurs, et dit: "Qu'elle soit votre protectrice."

Malgré tout le plaisir que nous éprouvons à entretenir nos lecteurs des douces fêtes du Vatican, nous sommes obligés de passer à un autre ordre d'idées. Tout n'est pas rose dans cette pauvre Italie, aujour d'hui la proie des sectes révolutionnaires. Le cœur nous saigne à la vue de tous les maux qui viennent fondre sur le corps ensanglanté de la malheureuse péninsule. Rome surtout, comme capitale du royaume italien, a plus à souffrir que toutes les autres parties de l'Italie. Les voleurs, les sectaires et les assassins foulent à chaque instant son sol mille fois béni par le sang des martyrs. Victor Emmanuel le roi de cette tourbe veut faire sentir aux Romains le poids de sa verge. Leur vie, leurs biens, leur conscience même sont soumis aux plus rudes assauts.

Les ordres religieux se sont vus dépouiller de tout, on leur a enlevé jusqu'au coin de terre que la charité chrétienne leur avait donné pour terminer en paix leur pèlerinage terrestre. Ils ont été chassés de leurs demeures contre tout droit et toute justice.

Mais ce n'était que le commencement. La révolution travaille surtout à la destruction de l'Eglise. Elle veut faire disparaître tout ce qui peut rappeler le nom de Dieu. Les ordres religieux sont des forteresses avancées dans lesquelles combattent les plus vaillants des soldats de Jésus-Christ. Les impies dirigent contre eux leurs attaques, ne pouvant les vaincre, ils les volent, leur enlèvent leurs propriétés.

Ce premier point obtenu, la révolution continue son œuvre. Il y a encore trop de places, dit-elle, où le fidèle peut prier dans Rome. Il y a trop d'églises, faisons-en disparaître autant que nous pourrons: une, deux, trois, toutes si c'est possible. A l'œuvre donc! que ces murs s'écroulent au plus vite.

Dans le voisinage du Quirinal, résidence de Victor-Emmanuel volée au Saint-Père, se trouve la basilique de Saint-Vital. Le voleur couronné n'aime point ce voisinage, le son des cloches l'ahurissent, la vue du temple lui donne des remords. Il faut chasser tout cela. Saint-Vital doit périr. Aussitôt, on dépêche au recteur de cette église une escouade de police pour le sommer d'avoir à déguerpir dans les vingt-quatre heures.

L'intrépide curé résiste et après le départ de la police, il court raconter le fait au Cardinal-Vicaire. Celui-ci fait connaître immédiatement le nouveau scandale à Pie IX qui l'engage à protester énergiquement. En face de cette opposition, les autorités reculent et le préfet empêche ses sieurs d'aller plus loin. Ces derniers quittent la basilique. Comme ils sortaient par une porte, les fidèles rentraient par une autre et commençaient les exercices d'une neuvaine pour

remercier Dieu de leur délivrance.

Saint-Vital n'a donc échappé à la spoliation une première fois; mais y échappera-t-elle toujours. Ce premier essai sera sans doute suivi par d'autres qui auront plus de succès. La révolution ne se fatigue pas.

En France le fait le plus important du moment est la tentative de fusion entre le prince d'Orléans et le Comte de Chambord. Mais ce dernier a posé, dans son manifeste, les bornes qu'il ne peut dépasser.

Comme chef de la famille royale, le Comte Henri de Chambord est roi de France, il est le dépositaire des traditions de toute une dynastie royale. Il ne doit abandonner aucun de ses droits, aucune de ses prérogatives.

Les hommes désireux d'amener une entente entre les princes, les hommes de la fusion, engagent Henri V à modifier ses opinions, mais il demeure inébranlable comme un roc. Cette fermeté est un heureux présage pour la France. Ce n'est pas Henri de Chambord qui doit aller au-devant des princes d'Orléans et du libéralisme moderne dont ils sont malheureusement entachés. Il est le roi légitime, lui seul a le droit de poser des questions à la fusion. La seule base possible d'une entente doit être la soumission complète et entière des princes d'Orléans et leur reconnaissance de la suprématie de Henri V.

N'allez pas aux Etats-Unis

Tous les jours il y a de nos compatriotes qui prennent la route des Etats-Unis, et, si nous en croyons les rapports que nous recevons de différentes paroisses, un nombre très-considérable de nos cultivateurs se disposent à émigrer dans le cours du mois prochain. Nécessairement cette affluence d'ouvriers se rendant aux Etats-Unis, devra faire diminuer davantage à cet endroit les salaires qui sont aujourd'hui même insuffisants.

Nous invitons ceux qui sont pris du mal d'émigrer aux Etats-Unis, de profiter des renseignements que nous donne l'*Echo de Lévi*:

"Les travaux de construction du chemin de fer du Nord auront pour effet de retenir à Québec grand nombre de familles qui se préparaient à partir au printemps. On annonce même que plusieurs anciennes familles de Québec qui auraient quitté autrefois la capitale, parce qu'elles ne pouvaient y trouver d'ouvrage, reviendront dans quelques mois pour s'y établir d'une manière permanente. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on n'aura pas assez de bras pour les travaux qui vont s'exécuter sur tous les points de la Province de Québec."

Les dettes et les engrais

Dans un de nos derniers numéros, nous exposions à nos lecteurs les succès d'un vieux cultivateur, qui a commencé bien pauvre et est parvenu à l'aisance par son activité et son honnêteté. Le premier pas que ce cultivateur a fait dans la vie active a été un emprunt. Le pauvre individu vivait, au jour le jour, du fruit de son travail; mais un matin on lui apprend qu'une terre doit se vendre à bon marché, il l'achète et il est obligé d'emprunter pour la payer. Pendant de longues années, il vit dans les dettes, mais enfin il réussit à se libérer et l'aisance succède à la misère.

Aujourd'hui, nous présentons quelques enseignements qui démontrent que si les dettes sont la ruine du cultivateur lorsqu'elles sont faites dans le but de procurer des jouissances que l'industrie agricole ne peut donner, elles devien-

nent excellentes lorsqu'elles doivent aider cette industrie.

"Ne fais jamais de dettes, mon fils Jean, mais si tu dois en faire que ce soit pour acheter des engrais. Ce conseil d'un vieux père à son fils est bien digne d'une sérieuse attention, et nous nous proposons de l'expliquer d'une manière intelligible à tous nos lecteurs.

1o. *Ne fais jamais de dettes.* Il peut y avoir des exceptions à cette règle, comme par exemple, lorsqu'il faut se procurer des choses absolument nécessaires à la vie; mais s'endetter pour se livrer au luxe, pour acheter des habits plus fins, des chevaux plus rapides, des voitures plus à la mode, etc., c'est, dans la plupart des cas, le plus sûr chemin qui conduit à la ruine. Lorsqu'on vous présente le compte de ces beaux habits si tôt usés, de ce cheval à allure vive qui ne vous a pas plus servi qu'un autre moitié moins rapide, ou de cette voiture élégante qui n'existe peut être plus et qu'il faut payer avec une bourse vide, il faut avouer que le plaisir revient bien cher.

L'argent ressemble un peu au feu. C'est un bon serviteur, mais un terrible maître. Quand, une fois, il est devenu notre maître, avec son cortège d'intérêts accumulés, il balaye tout sur son passage. De nuit et de jour, dans la maladie comme dans la santé, en beau et en mauvais temps il exerce ses ravages, ne laissant sur son chemin que ruine et désolation. Celui qui est dans les dettes est un esclave; il se couche le soir et ne se lève le lendemain matin que pour se retrouver appauvri par l'accumulation des intérêts pendant son sommeil. Ne fais jamais de dettes.

Maintenant quoique nous devions tenir compte de cette maxime, en repoussant toute prodigalité et toute extravagance, il nous faudrait également éviter cet autre extrême: l'avarice, la parcimonie qui nous privent des premières nécessités de la vie, et qui, par une vie de misère, de durs labeurs et de moyens malheureux amasse des richesses qui sont plutôt une malédiction qu'une bénédiction pour ceux qui auront le bonheur d'en hériter. Ainsi, évitez les extrêmes, évitez les dettes, et évitez les extravagances, soyez diligent, honnête, persévérant, travaillez de toutes vos forces et en temps convenable, récoltez et jouissez de la récompense due à vos labeurs.

2o. *Mais si vous devez en faire, que ce soit pour des achats d'engrais.* Pour tout cultivateur, ceci est d'une vérité évidente. Oui, que ce soit pour des achats d'engrais et pourquoi? Simplement, parce que l'engrais rembourse bientôt le capital et les intérêts. Quelle différence avec le luxe dont nous parlions plus haut. Si pour ce dernier nous contractons des dettes, elles ne nous rendront qu'un affreux compte à payer avec son capital et ses intérêts accumulés.

Nous allons maintenant donner un compte pratique de cette dette d'engrais. Un cultivateur possède une prairie de dix arpents, située à quelque distance des étables, et qui, par conséquent, reçoit rarement sa part d'engrais. La prairie donne environ 150 bottes de foin à l'arpent. Le cultivateur emprunte \$50,00 pour lesquelles il donne son billet payable dans un an. Cette somme sert à acheter quelques bons engrais commerciaux, tel que guano, os en poudre ou superphosphate de chaux, etc., qu'il emploie en couverture sur sa prairie. L'engrais donne une augmentation de 40 bottes environ par arpent ou 400 bottes pour toute la prairie. Le produit en fourrage devenant plus élevé, il faut augmenter le nombre de vaches laitières, soit une vache de plus pour commencer et quelques porcs pour la consommation des résidus de la laiterie.

Les dépenses pour le charroyage et l'épandage de l'engrais peuvent être évaluées à \$5, l'augmentation du prix de

l'auchage sera d'environ \$3. A cela ajoutons le prix qu'exige le soin de la vache pour l'année, soit \$7, et nous avons une dépense totale de \$15 par an. Le produit de la vache, pendant la même temps peut être évalué 150 livres de beurre, à 18 centins soit \$27, et \$8 pour le porc de surplus, ce qui fait un total de \$35 ou \$20 de profit net.

Maintenant on peut calculer avec certitude que le fumier produit par les bêtes qui sont venues augmenter le troupeau donnera assez de fourrage pour conserver le même nombre d'animaux ; conséquemment le profit net de \$20.00 devient une *rente annuelle*, et comme il doit se continuer indéfiniment, il devient une *rente perpétuelle*. Mais supposons que l'influence de l'engrais ne se fasse sentir que pendant dix ans, dans ce laps de temps vous aurez reçu \$200 dont vous n'aurez à déduire que le prix de vos engrais achetés, soit \$50. Il reste donc un profit net de \$150.

Morale.—Cultivateurs, ne vous endettez jamais ; mais si vous le faites que ce soit pour des achats d'engrais.

Des plantes marines

On a déjà beaucoup écrit sur la manière de traiter les fumiers pendant ces derniers temps, et l'on s'est souvent demandé s'il serait avantageux de les mélanger avec d'autres substances. A ce sujet nous vous ferons connaître les résultats d'une expérience de quinze années de la part d'un cultivateur à l'aise, dans l'emploi des herbes marines.

Pendant quelque temps je me servis de tourbe, mais je le mis de côté par la raison qu'il m'était impossible d'entretenir mes vaches propres sur de la tourbe ; mais avec les herbes marines cet inconvénient n'est pas à craindre, l'étable peut être entretenue proprement, et pendant le travail aucune saleté tombe dans les seaux.

Pendant plusieurs années, je gardai mes chevaux dans le même local que mes vaches ; à mon avis, ceci n'est pas bien. Je construisis une étable pour mes vaches, je donnai en pavé une inclinaison suffisante. Au-dessous de l'étable, je creusai une cave qui se continue dix pieds en dehors du bâtiment et que je protégeai par une couverture en planche, afin que les eaux extérieures ne puissent tomber sur le fumier. En outre le fond de la cave est battu et les murs sont en pierre.

Tous les jours nous mettons du varech dans l'allée et sous les animaux, puis nous enlevons le tout et l'étable est tenue bien propre. Les porcs ont toute liberté de fouiller ce fumier. Si ce dernier devient trop humide pour la santé des porcs, nous apportons quelques voyages de fumier de cheval ; la litière des chevaux est formée presque entièrement d'herbes marines sèches. En agissant ainsi, nous obtenons une masse d'engrais dont la valeur est, à mon avis, égale à celle du fumier pur. Dans ma pratique je sors tout mon fumier en novembre ou dans les premiers jours de décembre, puis le printemps suivant en avril.

Je ne permets pas aux eaux de pluie de tomber sur mes engrais, mais j'aime bien que les animaux aient de l'eau à discrétion ; pour cela, nous conduisons l'eau des toitures dans des citernes, et nous ne mettons nos vaches dehors que lorsque le temps est très-beau et encore n'y restent-elles que peu de temps.

L'été, les vaches prennent leur nourriture au pâturage. En hiver, elles reçoivent, par jour, une pinte de farine de blé-d'Inde, un demi-minot de carottes ou de betteraves et autant de pain qu'elles en ont besoin. Les betteraves constituent le fond de la nourriture des porcs, avec bien peu de grain.

La mauvaise opinion que ce praticien a de la tourbe comme absorbant des urines, est due à ce qu'il l'employait seule sans addition de paille ; mais toute autre serait son appréciation si par-dessus sa tourbe il avait répandu une légère couche de paille. Dans ces conditions la tourbe absorbe toutes les urines et ne salit pas les animaux.

Humanité envers les animaux domestiques

Suite.

Un sénateur dont nous avons admiré les recherches, dans un style entraînant nous a montré qu'il était d'un important intérêt de sauver de la destruction ces hites ailés, charmes de nos campagnes pour leur ramage, défenseurs de nos récoltes en devant les insectes destructeurs.

Rappellerai-je le respect des Egyptiens pour les ibis à l'égard d'un dieu tutélaire ? Ils les embaumaient après leur mort.

Dans les pays, on respecte les goélands. En Hongrie, en Hollande, la cigogne est soignée : on regarde comme un heureux augure de posséder un nid de ces oiseaux voyageurs ; malheur à l'imprudent qui abattrait un de ces oiseaux utiles !

C'est qu'ibis, goélands et cigognes dévorent les insectes, les reptiles, nettoient les rivages des animaux morts et on empêche la putréfaction.

Protégeons les animaux qui nous sont utiles, n'allons point contre l'œuvre de la Providence ! Et pourtant cette manie de la destruction aura bientôt fait disparaître de nos champs la fauvette, le rossignol, la mésange et tant d'autres petits oiseaux qui ne se nourrissent que d'insectes.

Le martinet sauve en un jour trois mille deux cents graines de blé et onze cent cinquante grappes de raisin.

Le moineau vole un peu de grains, mais il détruit aussi les nids des chenilles, les chenilles elles-mêmes.

Ingrais, injurés, nous détruisons les animaux qui viennent protéger nos récoltes. Aussi les insectes se multiplient et vous n'entendez que des plaintes sur les dévastations des chenilles, des vers blancs, des hannetons, des pucerons qui dévorent les fruits, les plantes, et qui, privant jusqu'aux arbres de leur feuilles, les font périr.

Les rats, les taupes soulèvent nos prés, absorbent les tubercules, les racines. J'entends vos plaintes, ô cultivateurs des champs, et dans votre ignorance, vous détruisez avec plaisir les oiseaux nocturnes qui font une guerre acharnée aux taupe et qui ne vivent, eux et leurs petits, que des débris de vos ennemis. Respectez donc la chouette, la dame, dont vous clochez les cadavres à la porte des écuries, si vous ne voulez pas que les rats ravagent vos champs, vos greniers et vos fruits.

Puisque je vous montre votre intérêt, laissez-moi vous dire que ce pauvre animal que l'homme mûr, comme l'enfant, écrase avec fureur s'il se montre dans vos jardins, ce crapaud terre-à-terre que vous appelez un *bot*, un vit que d'araignée, de limaçons, filaux de nos légumes, de nos semis. Cet animal est laid, il est presque dégoûtant, mais il est éminemment utile ; au lieu de le détruire, protégez-le. Les Anglais, observateurs, après avoir détruit ces crapauds, reconnaissant leur tort stupide, viennent acheter en Amérique à des prix assez élevés, ces pauvres *bots*, qui poursuivent une répulsion inintelligente.

Et ces animaux qui, autrefois, pullulaient dans nos vignes, ces hérissons, ils sont détruits, on n'en trouve plus, et pourtant ils dévorent les limaçons, les insectes, les vers.

Avant de détruire, réfléchissez ! L'homme si riche dans ses inventions, surtout alors qu'il faut détruire, est impuissant souvent pour se protéger et se défendre ! Qu'obtiendraient vos canons rayés en face des pucerons, des chenilles, des vers blancs, des mûlots ? Reconnaissez votre impuissance. Vos défenseurs ce sont les oiseaux, qui dévorent les insectes par milliers.

La pitié envers les animaux ne doit pas se borner à ne pas les torturer par de mauvais traitements, il faut encore les soigner, veiller à leur bien-être.

Les écuries doivent être aérées, proprement tenues. Comment l'animal peut-il prospérer, jouir d'une bonne santé, s'il

ne peut librement respirer? Pourquoi ces plafonds si bas, cet espace si étroit; ce fumier qui reste sous les pieds, ce purin qui croupit dans l'étable, au lieu de se répandre au dehors, dans une fosse qui créera le fumier indispensable à nos récoltes? Là où vous ne respirez pas à l'aise, êtes-vous bien? vous êtes étouffé; l'appétit ne vient pas quand vous respirez des odeurs nauséabondes qui empestent et vous et vos aliments. Eh bien, l'animal est comme nous, il a besoin d'un air sain et non vicié par le défaut de ventilation, par des exhalaisons empestées, si vous construisez, donnez un peu plus d'espace. Si vous avez une étable trop étroite, n'accumulez pas trop vos animaux; que le plancher, percé dans le haut, reçoive une espèce de cheminée faite avec quatre planches jointes ensemble, et qui, s'élevant un peu au-dessus du toit, permettra à l'air extérieur de pénétrer et aux émanations malsaines de sortir.

L'hiver, les animaux ne travaillent pas, et le cultivateur peu aisé, souvent aussi celui qui est riche, nourrit mal ses bœufs, ou économise le foin, ou supprime l'avoine. Il semble que c'est qu'à regret que l'on donne un peu de paille, juste ce qu'il faut pour empêcher l'animal de mourir de faim. Triste économie, vous diront tous ceux qui se sont occupés de bestiaux! Mauvaise entente de vos intérêts! L'animal mal nourri dépérit; au sortir de l'hiver, presque dépourvu de son poil, sans force, il ne pourra accomplir de bons labours, il fera moins d'ouvrage, et cette privation d'une nourriture nécessaire le disposera à la maladie et hâtera sa mort, sa mort une perte pour vous, cultivateurs! L'animal convenablement traité vivra une moitié de plus que l'animal mal nourri, mal soigné.... Cela est incontestable, souvenez-vous-en!

L'animal dont la litière sera insuffisante sera mal couché; renouvelez la litière.

L'animal mal nourri donnera un pauvre fumier, vous devriez savoir cela. Pour avoir un engrais puissant, que la nourriture soit bonne.

Ces conseils, que dans mon désir d'être utile j'ai répétés après les maîtres, ils sont sages, ils sont bons! qui les leur ont donnés dans nos campagnes? Nos discours? peu les entendent; les livres? le cultivateur accablé par la peine, pour ainsi par les travaux incessants de la ferme, lit peu ces avis salutaires. C'est le lot, c'est la mission de nos instituteurs primaires de les propager, de les répandre, en les répétant sans cesse à leurs élèves. La jeunesse écoute peu, mais enfin elle répète les leçons du maître. Cet âge est sans pitié, dit-on; oui, s'il est livré à ses mauvais instincts; mais, bien conduits, les enfants sont accessibles à la pitié. Un cœur bat aussi dans leur poitrine. Ils aiment à être choqués par une tendre mère, ils craignent les châtimens et ils savent très-bien distinguer si la punition est juste ou injuste.

Que les instituteurs montrent que les animaux sont sensibles comme nous et au bien et au mal, qu'ils souffrent quand on les frappe; que Dieu a mis au cœur de l'homme l'humanité, et que cette humanité doit s'étendre, non-seulement à ceux que la bonté créa pour son intelligence les rois de la nature, mais encore aux animaux qu'il nous donna pour nous aider, nous secourir! Que l'instituteur nous montre que ce soin donné aux animaux satisfait le cœur, habitue l'homme à la compassion, à la bienveillance, et que ces soins eux-mêmes sont dans l'intérêt de l'homme qui attend un bon et long service de ces animaux qui sont nos aides et dont nous devons nous faire des amis.

Cette tâche, d'instruire la jeunesse, de lui donner, non-seulement les éléments du savoir, mais encore et surtout de lui montrer le bien là où il est, de former le cœur de leurs élèves, cette tâche est grande et belle, et nos instituteurs, qui donnent l'exemple, ne failliront pas à ce devoir qu'ils connaissent si bien et qui est sacré par eux. Ce que l'on apprend dans sa jeunesse ne s'oublie jamais.

Lecteurs, dans ces avis, j'ai parlé à tous dans leurs intérêts bien compris, j'ai parlé à la raison; je voudrais surtout parler un cœur et répéter sans cesse à tous :

Compassion, bienveillance, pitié pour les animaux!

(A continuer)

M. FAGANON.

La Gaspésie

La péninsule qui forme l'extrémité sud-est de la province de Québec, est généralement désignée sous le nom de Gaspésie; elle comprend tout le territoire situé à l'est du chemin Matapédia, soit une superficie de 8,614 milles. Le golfe Saint-Laurent et la baie des Chaleurs, qui baignent ses 400 milles de côtes, en font un des postes de pêche les plus avantageux de la puissance du Canada.

Le sol de la Gaspésie, quoique montagneux, offre néanmoins une quantité considérable de terres fertiles. Tous ceux qui ont voulu se livrer sérieusement à l'agriculture, ont réussi au-delà de leurs espérances. Les plantes marines apportées sur le rivage par les relais de la mer, offrent partout un engrais d'une grande valeur; de plus, il y a l'engrais de poisson que les colons peuvent se procurer avec la plus grande facilité.

Un citoyen marquant de Percé, M. Geo. Le Bouthillier, interrogé en 1868 par un comité de l'assemblée législative de Québec, parlait en ces termes des chances d'avenir que cette région offre à ceux qui veulent aller se fixer sur ses côtes :

"Qu'on m'en donne pour certain, dit-il, des hommes qui possèderaient une propriété en bon ordre de vingt acres seulement sur cette côte, vivraient avec plus d'aisance que n'importe où sur ce continent. Le secret pour gagner de l'argent dans la carrière de pêcheur, c'est d'avoir avant tout une terre qui lui fournisse toutes ses provisions de bouche et une partie de son vêtement.

"Et la pêche faite dans ces conditions aide à la terre, elle fournit une grande partie des engrais. Les jours ou les heures où les employés de l'armateur ne sont pas demandés sur la grève, ils trouvent toujours de l'occupation sur la ferme, et peuvent y faire de grandes améliorations au compte de la pêche. La conclusion, c'est que la pêche et la culture s'entraident, c'est qu'avant d'entreprendre la pêche, il faut être bien établi sur une terre en bonne culture ayant les bâtimens convenables.

"L'agriculture est la base de la pêche, comme ailleurs elle est la base des manufactures et de l'industrie."

Le comté de Bonaventure, qui forme la partie sud de la péninsule gaspésienne, quoique prenant aussi une part très-active dans les pêcheries, est plus avancé en agriculture que celui de Gaspé proprement dit. Les terrains qui bordent la baie des Chaleurs, sont tous en culture, et à certains endroits, les défrichements ont pénétré à plusieurs milles dans l'intérieur. Il y a place pour des milliers et des milliers de colons dans ces parages, et le sol y est en général très-fertile. Les travaux du chemin de fer Intercolonial qui traverse le comté Bonaventure, ont déjà attiré beaucoup de monde, et avant peu la propriété foncière aura doublé de valeur de ce côté. Le gouvernement offre en vente dans la Gaspésie 491,100 acres, au prix de vingt et trente centimes l'acre. — *La Semaine Agricole.*

Ce que l'on offre comme remède

OU CE QUI SE BOIT LE PLUS SOUVENT POUR TUER LE TEMPS OU FAIRE PLAISIR À UN AMI.

Les autorités de Newton, Massachusetts, ont saisi, il y a quelque temps, une certaine quantité de wiskey fabriqué en violation de lois de l'Etat. Parmi les instrumens et autres articles servant à la distillation du wiskey, qui ont aussi été saisis, on a trouvé la recette d'après laquelle cette boisson était fabriquée. Elle se lit comme suit :

" Dix gallons de kérosène, trois livres de potasse, une once de strychnine, le tout mêlé à de l'eau douce. Si vous voulez du gin, ajoutez-y une quantité suffisante d'huile de genièvre."

Cette étrange recette a engagé les autorités à faire analyser le wiskey, et le rapport des chimistes a établi que cette boisson était réellement faite d'après la recette ci-dessus.

On ajoute que le wiskey n'était pas trop mauvais au goût. Quelques semaines après, le wiskey confisqué a été vendu à l'encan pour le commerce et on dit que les acheteurs ne faisaient pas défaut.

Courage, buveurs de wiskey!

Secours aux colons du Saguenay

Nous lisons dans la *Minerve* :

“ Le *Canadien* fait un chaleureux appel au public et au gouvernement local en faveur des colons de la vallée du Lac St. Jean, menacés de ne pouvoir ensemençer leurs terres le printemps prochain, leurs grains ayant tous gelés, l'automne dernier. Ils ont pu passer l'hiver avec le peu qu'ils ont gagné dans les chantiers, faire vivre leurs familles au jour le jour; mais ils n'ont pas pu faire d'économies, cela se conçoit. Si l'on ne vient à leur secours, ils seront réduits, l'été prochain, à la dernière misère. Il serait peut-être à propos de partir une souscription en leur faveur, de leur acheter et de leur expédier les grains dont ils ont besoin pour ensemençer leurs terres. ”

Petite chronique

Bien désappointé.— Un Canadien de Chester, actuellement aux Etats-Unis, écrit à sa famille qu'il est arrivé à Chicago et qu'il a été bien désappointé de ne pouvoir pas trouver d'ouvrage dans cette ville. Il fut obligé de se rendre dans les chantiers du Michigan, où il a pu trouver de l'emploi, mais des gages comparativement peu élevés. Il regrette beaucoup le départ de son pays natal, et parle déjà de s'en revenir prochainement.

Avis à nos bons Canadiens qui seraient tentés d'émigrer !

AGENT D'IMMIGRATION.— Nous apprenons avec un grand plaisir que J. H. O'Neil, éc. r., avocat de cette ville, vient d'être nommé agent d'immigration. Il a reçu de Phon. M. Archambault l'ordre de se tenir prêt à partir pour l'Irlande aux premiers jours du mois prochain.

Le choix du gouvernement ne laisse rien à désirer, car M. O'Neil est doué de toutes les qualités qu'on doit exiger d'un bon agent. Ses aptitudes spéciales, ses connaissances étendues, son urbanité parfaite, le désignent depuis longtemps à ce poste important et tout plein de responsabilité. Ses relations constantes avec la presse d'Irlande faciliteront singulièrement sa tâche, et il n'y a pas de doute qu'il réussira à diriger vers la Puissance du Canada un grand nombre de ses compatriotes *of the old Land*. En le nommant, l'Administration a su mettre *the right man in the right place*.

— On lit dans le *Journal de Bruxelles* du 5 courant :

Le rév. M. Verhast, missionnaire au Canada, est arrivé samedi à Anvers. Il est chargé d'une mission spéciale pour le gouvernement de la province de Québec. Il doit visiter successivement la Belgique, une partie de la Hollande et de l'Allemagne, l'Alsace et la Lorraine, et retourner au Canada vers le 10 avril avec de nombreux colons de ces différents pays.

— M. Chicoine, agent de Colonisation pour la Province de Québec, est passé hier à Montréal, en route pour Ottawa.

Pendant que l'abbé Charlier vi-tera les comtés situés au sud du St. Laurent, M. Chicoine ira dans ceux du nord du fleuve. Tous deux sont chargés, comme on sait, de constater l'état actuel des sociétés d'agriculture et de colonisation, et en même temps de rechercher en quels endroits les émigrants français et belges trouveraient de l'emploi.

— M. Charles Côté de Gentilly, a fait pour lui-même cet hiver de 5 à 6,000 billots et 40,000 pour M. J. P. Hall, de Québec.

Il a été fait aussi dans cet endroit 100,000 cordes d'écorce de pruche.

— D'Upton, il est sorti 24,000,000 de pieds de bois des moulins de MM. Pope et Clark, Pan dernier, à Brompton Falls. Et la semaine dernière, M. Girouard a fait expédier, de Stanfold, soixante chargements de bois par la voie ferrée.

M. Joseph Girouard, père du propriétaire des moulins de Stanfold, a trouvé un procédé pour utiliser le bois de pruche pour les boiseries des édifices et se propose de prendre une patente. M. Girouard est un des plus anciens colons.

— Il a été scié à Drew-mills Pan dernier, 4,000,000 pieds de bois et il s'est fait considérablement d'ouvrage à la manu-

facture d'épingles en bois de MM. Wood et Hall.

Il a été aussi manufacturé dans l'année 12,000 douzaines de rateaux en bois à l'établissement de M. Crop.

— M. Daigneau a expédié à Salem, Mass, 1,400 chargements de bois dans les chars à raison de 10 cordes par voiture.

COMMERCE DE BESTIAUX.— Une nouvelle qui intéressera les commerçants d'animaux nous arrive de New-York. Le bœuf et le mouton commencent à être rares sur le marché et les prix ont avancé de dix centins la livre. La cause de cette augmentation de prix est due aux grands froids qui se sont fait sentir dans le mois de décembre. Le froid a été si grand qu'il est gelé plusieurs milliers d'acres de terres dans le Kansas, Nebraska, Missouri et les autres états du Sud et de l'Ouest, et on estime que plus de 200,000 têtes de bétail sont mortes depuis le mois de novembre. Le prix sur les moutons est augmenté et en conséquence les laines sont à la hausse.

— MM. Victor Hudon et Jacques Grenier se proposent d'établir une manufacture de coton à Hochelaga. — *La Nation*.

— D'après le rapport que vient de publier la Société de Secours de Chicago, il appert que le Canada a envoyé aux incendiés de cette malheureuse ville plus de \$150,000 en argent et environ \$50,000 en effets. — *Idem*.

— Mercredi dernier, 18 émigrants belges sont arrivés à Québec, dont 10 hommes robustes et prêts à travailler, 6 femmes et 2 enfants. Ces émigrants attendent à la Pointe Lévis qu'on leur donne de l'emploi. — *Idem*.

RECETTES

Ciment à l'épreuve de l'eau et du feu

Dans un demiard de lait, mettez une égale quantité de vinaigre pour le faire cailler. Ne prenez que le petit lait et battez-le avec quatre ou cinq œufs. Lorsque le mélange est terminé, ajoutez-y de la chaux vive bien sâssée jusqu'à ce que la matière acquiert la consistance de colle épaisse. Ce ciment servira à coller les vers cassés de toute espèce. Il sèche rapidement et résiste à l'action de l'eau et d'une chaleur assez élevée.

Pour rendre les tissus imperméables

Faites un mélange de deux livres de térébenthine, une livre de letrage en poudre et deux ou trois chopines d'huile de lin, faites bouillir le tout ensemble. Appliquez la substance avec une brosse et faites sécher au soleil.

LIBRAIRIE J. B. ROLLAND & FILS

A
MONTREAL.

NOUS avons l'honneur d'annoncer que nous avons la plus grande collection d'ARTICLES de LIBRAIRIE et de Livres en tous genres qui se trouvent dans la Puissance du Canada.

Livres d'Histoire, de Littérature, de Théologie, Sermons, Méditations, etc.

Livres de Droit et de Médecine, de Sciences diverses, de Classiques Français, Latins, Grecs, etc.

— AUSSI —

Un Grand Assortiment de Fournitures pour les Classes, Articles de Bureaux, etc.

J. B. ROLLAND & FILS,
12 et 14 rue St. Vincent, Montréal.

APPRENTIS DEMANDES

DEUX jeunes gens de 16 à 17 ans, trouveraient de l'emploi comme *apprentis typographes*, en s'adressant au soussigné Editeur-Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*, à Ste. Anne de la Pocatière. — FIRMIN H. PROULX.